

Mathieu Denis et Simon Lavoie, réalisateurs de *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*

Jean-Philippe Gravel

Volume 35, Number 1, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84196ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gravel, J.-P. (2017). Mathieu Denis et Simon Lavoie, réalisateurs de *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*. *Ciné-Bulles*, 35(1), 4–11.



Simon Lavoie et Mathieu Denis — Photos ci-dessus et de la page couverture: Éva-Maude T.-Champoux

En couverture Mathieu Denis et Simon Lavoie, réalisateurs de **Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau**

« Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour avoir un point de vue politique. » — Mathieu Denis

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Titre trop long pour être mémorable, durée de trois heures, forme atypique, intensité: **Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau** est un film entier, un vrai. Le tandem derrière **Laurentie**, Mathieu Denis (**Corbo**) et Simon Lavoie (**Le Torrent**), s'y sera reformé pour questionner le destin de quatre militants du Printemps érable n'ayant pas renoncé à la lutte ni à l'idéalisme après que l'idée de la « révolution » se fut rassise. Avec leurs noms de maquis, Giutizia (Charlotte Aubin), Tumulto (Laurent Bélanger), Ordine Nuovo (Emmanuelle Lussier-Martinez) et Klas Batalo (Gabrielle Tremblay) fomentent les prochains coups capables d'arracher la conscience québécoise de son marasme. De plusieurs milliers en 2012, ils ne sont plus que quatre tentés par le terrorisme et la dissolution. Or, un courant de fureur créatrice élevée retient ce film-fresque de succomber à ses thèmes les plus pessimistes et noirs. La générosité des interprètes, une facture hors-norme et une puissance cathartique d'émotion de chaque instant en installent nettement l'engagement du côté d'un refus obstiné de s'éteindre. En octobre, *Ciné-Bulles* rencontrait les auteurs de ce surprenant *Guernica* de la cinématographie québécoise.

Ciné-Bulles: Je me suis rafraîchi la mémoire sur le Printemps érable avant de voir le film, mais il n'y est que l'élément déclencheur.

Simon Lavoie: C'était un peu le point de départ. Il y avait aussi des envies de cinéma et la volonté d'intervenir dans la société comme avec **Laurentie**. Quand le Printemps érable est arrivé, on voulait réfléchir sur ce que ça allait devenir.

Mathieu Denis: Faire strictement un film sur le Printemps érable était nécessairement très limitatif. On avait envie d'aller au-delà et de parler du Québec d'aujourd'hui, pas seulement de celui d'il y a quatre ans. Ce qui nous intéressait, c'était d'imaginer des personnages qui avaient été impliqués à cette époque et de voir ce qu'ils seraient quelques années plus tard.

Actuellement, vous êtes parmi les rares cinéastes qui pensent l'identité québécoise comme une blessure précise à creuser. Cependant, cette société ressemble de plus en plus à toutes les autres sociétés capitalistes d'aujourd'hui. La question de l'identité d'un peuple se pose-t-elle encore?

Mathieu Denis et Simon Lavoie: Plus que jamais!

Simon Lavoie: C'est une blessure, une lente agonie, et l'on veut prendre part à ce que l'on considère encore être la culture québécoise, questionner sans cesse cet ensemble culturel: notre langue, nos référents communs et notre histoire, une question qui surplombe toutes les autres.

Mathieu Denis: Si l'on y renonce pour se dire que l'on est comme n'importe quel autre peuple occidental livré à une économie de marché, rien ne nous permet plus de résister à cette espèce de magma individualiste international informe. La question de l'identité et de la culture communes permet de réaliser des formes de fraternité humaines plus grandes que celles que l'on nous propose économiquement. Et elle se vit différemment selon le lieu où l'on est.

Simon Lavoie: On voulait faire un film qui en appelle au collectif, au politique, à une situation, à une géographie et à une histoire qui s'inscrivent dans un contexte plus grand que celui des petits drames existentiels, pour que le spectateur d'ici ait quelque chose de confrontant qui l'interpelle comme nous n'en avons plus l'habitude au cinéma.

Comment en êtes-vous venus à cette conscience politique, historique?

Mathieu Denis: Comment ne pas en avoir une dans ce monde-ci? Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour avoir un point de vue politique.

Simon Lavoie: Tout est politique. Les choses n'arrivent pas par hasard. Elles tracent un continuum, ça crève les yeux pour nous. Je ne m'en accomode pas du tout...

C'est votre responsabilité de le faire voir?

Mathieu Denis: Je ne me sens pas investi d'une « mission ». On est cinéastes, on fait des films, on vit dans ce monde et autant Simon que moi cherchons à parler de ce que nous vivons.

Simon Lavoie: Nous faisons des fictions qui ont un sens et une résonance, et qui montrent aussi que nous sommes conscients de faire partie d'une tradition artistique. On ne se contente pas de faire de simples « produits culturels ». C'est pénible, faire un film. Il faut que le geste ait du sens dans la mesure de nos capacités, de notre recul et de notre point de vue pour qu'il en vaille la peine.

Vous avancez que le film est le fruit d'un désir d'expression de toute l'équipe.

Simon Lavoie: Nous l'avons réalisé en tandem, mais on ne voulait pas s'arroger notre primauté de réalisateurs. Ce n'est pas un film comme les autres. Les personnes qui y ont contribué endossent ce que l'on souhaitait faire.

Mathieu Denis: On voulait signifier aussi le refus de croire que le film traitait de certaines questions jugées dépassées ou obsolètes. Que nous étions plusieurs à ressentir les mêmes choses. Les participants du film avaient lu le scénario, comprenaient notre démarche et travaillaient pour des salaires significativement moindres que la moyenne étant donné le petit budget [NDLR: 1 M\$]. Cela justifiait leur droit de propriété sur ce film qui n'est pas que le nôtre.

L'obsolescence est une idée courante et à laquelle votre film s'oppose. C'est une de vos contributions au cinéma québécois d'aujourd'hui où cette opposition est rare. La repérez-vous parmi vos contemporains?

En couverture Mathieu Denis et Simon Lavoie, réalisateurs de
Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau

Simon Lavoie: Il y a Frédéric Dufour-Laperrière, Frédéric Pelletier...

Mathieu Denis: Simon Beaulieu, Luc Bourdon avec **La Mémoire des anges**... En fiction, c'est moins évident. Bernard Émond interroge certainement, différemment de nous, des réalités très spécifiques et contemporaines, dont un sentiment de perte et d'inachèvement qui, au fil des références que l'on a revues, que l'on cite ou qui nous habitaient quand on faisait le film, est presque le fil conducteur de l'histoire du Québec. Comme l'extrait où Jack Kerouac parle de sa communauté francophone de Nouvelle-Angleterre maintenant disparue.



Simon Lavoie: C'est toute une tradition, depuis le Chanoine Groulx en passant par André Laurendeau, Fernand Dumont, Hubert Aquin, Jean Bouthillette... Peu importe l'époque, le drame se répète sans cesse.

Vous citez Hubert Aquin parlant d'une révolution qui était attendue, mais qui n'arriva jamais.

Mathieu Denis: En effet. Quand on fait des révolutions, elles sont tranquilles. Quand on fait des référendums, on vote non. Quand on se soulève pour refuser ce qui nous est proposé comme au Printemps érable, on se rassoit trois mois après. L'impact est dramatique, car pour que ce soulèvement se produise, qu'autant de gens s'impliquent et se retrouvent dans la rue tous les soirs, il fallait un dévouement, une conviction extraordinaire. Une fois que ça s'effondre, il est faux de croire que l'on va recommencer six mois après.

Simon Lavoie: Il y a tellement une amertume, un désillusionnement qui suit...

Mathieu Denis: Et toute l'histoire de Québec semble bâtie comme ça. Il faudra bien nous sortir de ce cycle qui se répète constamment.

Le titre de votre film évoque-t-il la situation de vos héros, vos messagers, ou leur volonté de continuer la révolution quand tous y ont renoncé?

Mathieu Denis: Le titre ne vient pas de nulle part. Saint-Just a prononcé cette phrase au cours de la Révolution française, devant une assemblée, à un moment où son sens était clair. Mais qu'est-ce que faire une révolution aujourd'hui? Quoi faire pour sortir de ce sentiment d'inachèvement et d'éternel échec? Le titre exprime un désarroi dans lequel nos contemporains sont plongés, qu'ils le reconnaissent ou non. Quoi faire et quelles valeurs défendre pour se sortir du marasme?

Simon Lavoie: Une partie du drame est notre confort relatif, sans oppression manifeste. Il n'y a pas d'ennemi évident à abattre, mais une médiocrité d'où s'extraire.

Mathieu Denis: Se laisser porter en disparaissant tranquillement n'est pas une option très intéressante.

Simon Lavoie: Il n'y a pas de fierté collective, de conscience d'exister face au monde. Certaines choses ne sont pas réglées sur le plan politique et je crois que les gens en souffrent, fut-ce inconsciemment.

Mathieu Denis: Nous avons déjà le confort individuel; il devrait y avoir des moyens de s'élever au-dessus de la mêlée, alors qu'en parler passe presque pour ringard « parce qu'on n'en est plus là ». Le film essaie de dire « que l'on en est là », qu'on le veuille ou non.

Simon Lavoie: Comme le père de famille qui rebat les oreilles de sa fille en disant que ces causes-là sont rabâchées, du déjà-vu... Or, comme rien n'est encore réglé, cette insatisfaction est constamment appelée à se réactualiser et à se renommer.

Au début du film, vos personnages peignent sur des panneaux publicitaires la déclaration « Le peuple ne sait pas encore qu'il est malheureux; nous allons le lui apprendre », ce qui semble un des buts de votre film. Plus tard, ils se rappellent ce coup avec nostalgie et en contrepoint, un plan montre une foule montréalaise au Quartier des spectacles dans une atmosphère de fête.

Mathieu Denis: Ça dit le contraste entre leurs aspirations et les moyens qu'ils prennent pour se secouer et secouer le marasme de leurs contemporains. Sans se placer dans une position moralisatrice, la scène montre aussi que nos quatre protagonistes n'arriveront à rien tant qu'ils ne seront que quatre, qu'il faudrait que cette foule prenne



Giutzia (Charlotte Aubin) et Tumulto (Laurent Bélanger)

conscience de ce qui se passe et veuille s'en sortir aussi. Au Printemps érable, la jeunesse tenait ce rôle. Mais un changement ne peut pas se faire seulement qu'avec la jeunesse.

Leurs gestes leur retombent dessus comme des actions terroristes.

Mathieu Denis: Voilà, ils essaient de brasser la cage, mais ils sont maladroits aussi. On comprend cette maladresse puisque le film se demande quoi faire pour se réveiller collectivement. Notre humble contribution est de faire ce film comme l'expression d'un sentiment que plusieurs ressentent et qu'une espèce de communauté se créerait s'ils l'exprimaient et le partageaient.

Simon Lavoie: On imagine nos jeunes personnages avoir été parmi les dizaines, centaines de milliers du Printemps érable. Et les voilà quelques années après dans un changement de paradigme complet, obligés de se reclure dans un appartement comme dans une sorte d'hiver de survivance où ils doivent tenter de continuer de faire valoir leur idéalisme alors qu'ils sont confrontés à la nécessité d'aller vers les autres et d'entrer dans la vraie vie pour changer les choses, même maladroitement. Nous aussi, plutôt que de rester chez nous à se morfondre, on a décidé de faire un film qui s'adresse au plus de monde possible parce qu'on veut sortir de cette solitude artistique et que l'on ne veut pas prêcher à des convertis, mais passer par un moyen d'expression qui touche tout le monde un tant soit peu...

Comment Toronto vous a-t-il reçus?

Mathieu Denis: Très bien. C'est sûr que le film se lit différemment à l'extérieur du Québec, à Toronto comme ailleurs. L'extérieur n'a pas tellement conscience de ce qu'a été le Printemps érable et ses suites inexistantes. Donc, les gens le reçoivent d'abord comme un film, une «œuvre d'art» qui parle d'aujourd'hui. Le sentiment au cœur du film de vivre une époque insatisfaisante, que l'on n'arrive pas à changer, est un thème que les Anglais ont exprimé dans leur vote surprenant au Brexit et les Américains dans un mouvement comme Occupy ou même en choisissant Donald Trump. La première projection de Toronto a été très polarisée, mais non reçue comme un acte hostile. Les gens y venaient au cours d'une soirée de gala où des célébrités sont habituellement présentes, pour se retrouver devant un film de trois heures assez con-

frontant. Certains ne savaient pas comment réagir. Avec trois des comédiens principaux, on les voyait sortir. Mais on sentait aussi qu'une partie du public était avec nous. C'était galvanisant. On aurait raté notre coup si l'accueil avait été indifférent!

Simon Lavoie: Les gens qui nous ont reçus sont très gentils, cultivés, mais quand même, c'est un autre pays! Ça apporte une grille de lecture différente que celle de jeunes des assemblées étudiantes d'ici que l'on sait déjà hostiles au film et qui questionnent notre autorité morale parce que nous n'étions pas aux premiers rangs des barricades.

Mathieu Denis: Ça relève d'un malentendu identifié plus tôt: nous n'avons jamais eu l'intention de faire un document historique ou documentaire sur le Printemps érable, mais celle de viser plus large.

Simon Lavoie: L'idée que les choses sont interreliées fait que l'on ne peut pas regarder le printemps 2012 et la situation actuelle en prétendant qu'elles sont distinctes.

Je crois que la seule scène de 2012 est celle où Tumulto assiste à une assemblée qui négocie son retour en classe.

Mathieu Denis: Il y en a d'autres. Les fumigènes dans le métro, par exemple.

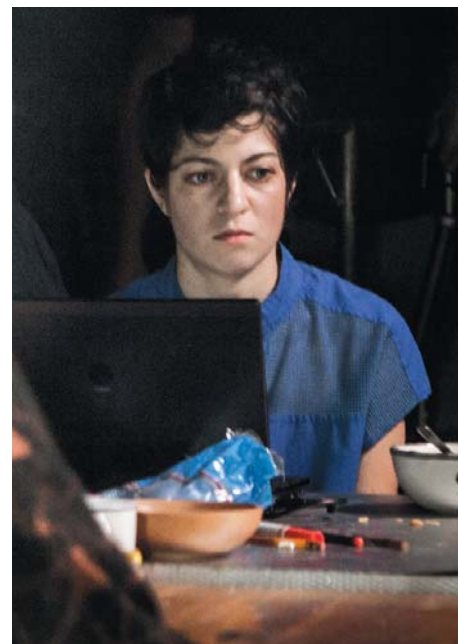
Simon Lavoie: Le repas de famille...

Mathieu Denis: On ne voulait pas télégraphier les retours dans le temps.

Simon Lavoie: Mais faire une temporalité plus impressionniste, diffuse. La rencontre improbable de Klas Batalo et l'esthéticienne chinoise...

C'est clair, pardon. Elle demande ce que les étudiants désirent. Cette révolte est incompréhensible pour un réfugié qui a fui la guerre, la dictature. En comparaison, le Canada, c'est l'harmonie.

Simon Lavoie: C'est difficile à comprendre pour des individus qui sont des consommateurs. Les



Ordinne Nuovo (Emmanuelle Lussier-Martinez) et Klas Batalo (Gabrielle Tremblay)



Photo: Éva-Maudé T.-Champoux

banlieusards qui triment dur et qui veulent seulement se rendre à leur travail sans rencontrer de ponts bloqués par des manifestations.

Mathieu Denis: Ça revient à la citation de Bouthillette: « Nous n'avons pas le choix de n'être pas libres. » Ces banlieusards n'ont pas le choix d'être contre parce qu'ils sont pris à la gorge par leur hypothèque et leurs cinémas maison avec écran de 65 pouces achetés à crédit. Leur hostilité est un cas classique de s'en prendre au messager, car ils se sont eux-mêmes rendus prisonniers de leur prétendue liberté.

Simon Lavoie: D'où la force symbolique de nos protagonistes qui croient bon leur dire qu'ils ne savent pas encore qu'ils sont malheureux.

Mathieu Denis: Plus justement: qu'ils ne l'assument pas et ne savent pas pourquoi ils le sont.

Simon Lavoie: Les citations et les extraits, le côté « film de montage » illustre nos jeunes s'abreuvant sans cesse de lectures. Non pour être paralysés, mais pour voir que d'autres avaient mené avant eux des luttes riches d'enseignements.

Mathieu Denis: Leur drame tient à l'ignorance de leur place historique. Ils se comparent et se réfèrent à des auteurs et à des époques qui, elles, ont eu un rôle déterminant dans l'histoire. Mais eux et nous ne savons pas trop où l'on est.

Simon Lavoie: Une espèce de présent perpétuel coupé de son passé, où tout ce qui précède la Révolution tranquille est proscrit. D'où l'étrangeté de voir une citation de Lionel Groulx apparaître. Que peut-il nous dire aujourd'hui au-delà des écarts de conduite que l'on juge de nos perspectives actuelles? [NDLR: Accusé de propos antisémites] Comme cinéastes, on voulait aussi en appeler à d'autres qui nous précédaient.

Mathieu Denis: Les citations du film viennent de textes que l'on a lus au fil des années, qui nous ont marqués et nous confrontent par rapport à où nous en sommes.

Vos personnages rencontrent une difficulté supplémentaire du moment où, pour citer des penseurs du contemporain aussi différents que Francis Fukuyama et Philippe Muray, s'inscrire dans l'histoire, c'est un peu la redémarrer puisqu'elle s'est arrêtée, qu'elle stagne, que nous sommes dans une sorte de posthistoire.

Mathieu Denis: La génération des *baby-boomers*, pour ne pas la nommer, a été élevée dans la notion du cours classique, dans l'idée de s'inscrire dans une continuité historique. L'ironie a voulu que cette génération se dise que tout ce qu'il y avait eu avant elle était néfaste et qu'il fallait inventer un temps nouveau. Et cette position dominante se plaint aujourd'hui que sa descendance ignore son histoire. On a coupé notre lien au passé sans le rétablir. Difficile de savoir où l'on est et où l'on va quand on ne sait pas d'où l'on vient!

Simon Lavoie: Une lecture récente et marquante pour moi est *Genèse de la société québécoise* de Fernand Dumont. Une immense psychanalyse de notre

société voulant lui faire comprendre que si l'on se comporte comme si l'on était nés de la dernière pluie, il y a des choses dans notre manière d'être qui viennent des tréfonds de notre société, qui sont là malgré que l'on s'en soit coupés. C'est une des raisons pour laquelle des citations et des archives dans le film nous rappellent que l'on est issus d'une tradition remontant plus loin que le dernier iPhone.

*Avec Corbo, Le Torrent et Laurentie se dégage l'impression qu'aux époques antérieures, vient une conscience plus développée de ce à quoi s'opposent les personnages. Celui de Laurentie est certes le plus inconscient et le plus souffrant de tous. Vous confirmez que les protagonistes de **Ceux qui font les révolutions...** sont de grands lecteurs. Mais ils se refusent d'idéaliser le passé ou d'être nostalgiques. Ils luttent contre le présent.*

Simon Lavoie : Intéressant... Dans **Laurentie**, le personnage, résigné, découvre l'*Anthologie de la poésie québécoise* de Pierre Nepveu en même temps qu'il est étranger à lui-même. Dans **Ceux qui font les révolutions...**, nos jeunes universitaires ont une conscience un peu plus affûtée, mais sont pris dans la même incapacité.

Mathieu Denis : Dans **Laurentie**, Louis n'a pas l'impression de pouvoir sortir de son marasme. C'est pour ça que l'on y utilisait la poésie. Son seul salut était esthétique, une « recherche du beau » réconfortante comme preuve que le monde n'est pas strictement négatif. Les personnages de **Ceux qui font la révolution...** ne sont pas résignés bien qu'ils frappent le même mur. Ils s'abreuvent à des textes qui vont les exalter dans ce passé révolutionnaire engagé et militant pour se tirer vers le haut. Entre les deux films, il y a eu l'étincelle du Printemps érable, qui est passé proche de devenir quelque chose de marquant. Cette lueur du possible n'existait pas dans **Laurentie**.

Simon Lavoie : Il y a déjà l'idée du groupe, de la communauté. On n'est plus là avec ce protagoniste dans son appartement qui a certes quelques amis, à qui il tente de faire découvrir Johann Sibelius, mais qui est néanmoins un individu atomisé. Les héros de **Ceux qui font la révolution...** se sentent plus forts ensemble.

Les citations dans le film leur sont attribuables? Ce n'est pas vous, cinéastes, qui intervenez pour inscrire leurs actions dans un continuum.

Mathieu Denis et Simon Lavoie : Absolument.

Simon Lavoie : Cependant, nous parlons de thèmes, de contenus, de la grève, de soulèvement. Je rappelle que nous ne sommes pas des sociologues, mais des cinéastes et que pour nous, au départ, la volonté de soulever ces questions était forte, mais dépendait d'abord d'un désir de cinéma. Parce que le public local a été touché de près par les événements, le contenu du film est la première chose qu'il va voir. Mais pour nous, les postulats filmiques sont tout aussi importants : faire une œuvre complètement libre où la mise en scène rejoint le propos politique.

*Il existe une tradition de films pamphlétaires, militants, qui veut pousser à l'action, comme **L'Heure des brasiers** de Solanas et certains films de Godard.*

Mathieu Denis : Solanas n'était pas une influence directe, mais des films comme **La Chinoise** était une grande inspiration. **De l'origine du XXI^e siècle**, film de montage de Godard, nous a accompagnés aussi. Et le cinéma de Gilles Groulx.

Simon Lavoie : Parmi les contemporains, **Il se peut que la beauté ait renforcé notre résolution** de Grandrieux est un documentaire magnifique sur un cinéaste japonais qui s'est engagé dans l'Armée rouge dans les années 1960. La liberté commune à ces films très différents, il était important de la porter avec nous contre les forces de standardisation qui pèsent dans tout le processus. Du scénario au tournage, de nombreux intervenants te poussent dans ces directions où les films, au lieu d'être des œuvres artistiques uniques et surprenantes, entrent dans le moule unique du « produit culturel » avec ses standards de durée, de narration, d'équipement et de tournage. On avait envie d'un film affranchi, libre dans son propos comme dans sa forme.

Mathieu Denis : En le préparant, on essayait de trouver des fictions inspirantes, mais on constatait, sans vouloir être prétentieux, que l'on devrait faire ça nous-mêmes. On revenait souvent à la liberté de Godard dans **La Chinoise** et de la Nouvelle Vague en général, où tout revolait en éclats. La radicalité d'un **Out 1**, on ne l'a jamais eue au Québec.

On s'appuie beaucoup sur notre passé glorieux de cinéma direct, alors qu'il ne peut plus se faire, que l'on ne peut plus filmer dans la rue sans demander des batteries de permis.

Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau

Mathieu Denis: On y a constamment été confrontés au tournage.

Simon Lavoie: L'espace est bariolé de publicités et de marques de commerce que l'on ne peut même pas filmer pour le montrer.

Mathieu Denis: Ces images de marque nous sont imposées, et si l'on essaie de faire un paysage urbain, on se fait dire que l'on n'a pas le droit de tourner ça parce qu'il y a des marques de commerce propriétaires. Si c'est dans l'espace public, on devrait avoir le droit de le faire.

L'avez-vous fait?

Simon Lavoie: Disons que l'on n'avait pas les moyens de tout recréer avec de la figuration.

Le film dure trois heures, mais passe assez vite parce qu'il développe les scènes à sa façon. Celle du tribunal, celle du salon de massage où Klas Batalo est avec un client qui insiste pour commenter Rosa Luxembourg, par exemple.

Simon Lavoie: Des choses doivent se placer dans la durée et l'insistance pour tendre le ressort, exacerber les affects.

Mathieu Denis: On n'a pas commencé en se proposant de faire un film de trois heures. Un film a sa durée organique, on ne peut pas se battre contre cela. On l'a longuement monté et travaillé, ce film. En nos âmes et consciences, il est la meilleure incarnation de ce qu'il est et de ce qu'il raconte. Il faut parfois que le temps s'étire. Comme quand Giutizia traverse le pont Jacques-Cartier. Le plan est long à cause de l'importance de ce moment dans sa vie, parce qu'on a besoin d'être avec elle.

Simon Lavoie: Suivre la trajectoire de nos quatre personnages de façon prenante dans leur déroute et leur turpitude jusqu'à une rédemption éventuelle ne peut pas se faire en 80 minutes.

Vous introduisez chacun de vos personnages dans une sorte d'exposition scénique, théâtrale.

Mathieu Denis: Ce film est très écrit. Toutes ces expositions étaient voulues. On avait cette envie d'une structure théâtrale, hors de la stricte logique narrative, où l'on est avec eux et qu'ils se présentent à nous. Les scènes de présentation furent les

premières du tournage. Les acteurs ont établi leurs personnages à travers elles et leur identité de groupe.

Les comédiens sont très engagés dans leurs rôles. Pour des personnages sacrifiés, ils se mettent à nu, se dépouillent et s'exposent.

Mathieu Denis: C'est très bien remarqué, effectivement. Ce n'est pas n'importe quel acteur ou actrice qui aurait été prêt à se commettre ainsi. Ce n'était pas une « job » pour eux. Ils se sont livrés complètement. Votre mot « sacrifiés » est peut-être bon en ce sens. C'est criant dans le cas de Gabrielle [Tremblay], mais pour les autres aussi, car être acteur ne facilite pas cette mise à nu à l'écran ou devant une équipe de tournage.

Simon Lavoie: Il y a quelque chose d'émouvant à voir comment ces personnes y croient et se donnent. Toute l'équipe se ragailardit de faire un film qui a du sens.

Pour toute sa forme recherchée, le film a clairement des moments où c'est ce qui se passe à l'écran qui affecte, sans artifice. La société de vos personnages comprend un homme qui porte parfois des robes, une femme assez virile aux colères effrayantes, un être hermaphrodite et une femme blonde.

Simon Lavoie: On imaginait que ce groupe réfutait les genres et leurs classifications.

Mathieu Denis: Leur refus de la convention se traduit dans tous les aspects de leur vie, genre inclus. Ils ne s'inscrivent pas dans cette réalité qui dit qu'il y a des hommes et des femmes, point à la ligne. Ils sont souvent nus parce qu'il n'y a pas de sexualisation des corps pour eux. Ce sont des êtres humains d'abord et avant tout.

Simon Lavoie: Ils se refusent à la sexualité, ils sont en lutte. On ne voulait pas le cliché du révolutionnaire romantique baiseur. La représentation de ces corps, massés dans un groupe mystérieux et dense à la fin, s'écrivant des textes sur la peau, a un aspect politique.

Quelle serait la société digne de remplacer celle à laquelle ils s'opposent?

Mathieu Denis: Une société plus juste et plus fraternelle. L'économie de marché ne devrait pas

être le seul Dieu auquel se vouer. Ces gens qui s'élèvent contre le matérialisme radical qui mène à l'individualisme radical espèrent en des idéaux qui transcendent les seuls individus.

Simon Lavoie: Ils ne sont pas sans paradoxes, mais ils ont une colère en eux et c'est quelque chose de beau. Le film n'est pas nécessairement clair sur leur projet politique. On nous le reprochera sans doute. Mais c'est le propre de la jeunesse d'être dans une révolte saine face à l'ordre du monde. On ne peut pas la lui refuser.

Ils ne rient pas très souvent cependant. Ils sont très sérieux!

Mathieu Denis: Effectivement. Le film demande comment être idéaliste, jusqu'où aller pour l'être. On peut l'être assez ou trop. Je me méfie personnellement de la pureté. C'est peut-être une de leurs erreurs que de prétendre à une pureté inatteignable et sûrement pas souhaitable. La scène du salon de massage avec le client qui lit Rosa Luxembourg, laquelle avait des dehors très austères et arides et écrivait des textes très forts, pose cette question.

Qu'elle parle de s'émerveiller devant un ciel couvert de nuages ou un arbre en fleurs dans sa correspondance est un choc qui soulève une dichotomie dont on voulait parler. C'est pour ça que la rencontre avec ce client qui se dit ex-révolutionnaire bouleverse Klas Battalo. Loin d'être un exemple, il met le doigt sur quelque chose quand même. Ce qui est confrontant est que ça vienne de cet homme qu'elle ne peut que mépriser. Parfois, leur quête de pureté va trop loin. On voulait en parler aussi.

Simon Lavoie: On présente souvent des plans sur des billets de banque, des scènes sur leurs sources troubles de revenus, l'idée qu'ils sont complètement aux prises avec...

Mathieu Denis: ... le fait d'essayer de changer un monde qui les prédétermine à un certain point, comme l'argent du loyer.

Simon Lavoie: Chacun souffre à sa façon des compromis auxquels on ne peut échapper. Éventuellement, ça les atomise.

Merci de votre générosité. 

